



Michel Lebrun

POLAR ? MAIS ENCORE ?

*Le polar, à tout prendre, qu'est-ce ?
Un point sur l'i du verbe lire...*

Laïssons Rostand en paix. Le polar (genre populaire à l'origine, mais qui tend à l'élitisme) a suscité une sorte de confrérie secrète de fanatiques, qui utilisent entre eux une série de mots-codes pas toujours perceptibles aux profanes.

Essayons de les énumérer chronologiquement et de les illustrer par l'exemple, sans perdre de vue que toutes ces catégories peuvent s'interpénétrer jusqu'à l'infini en un perpétuel métissage, ce métissage qui fait la grandeur et la variété du genre.

ROMAN D'ENIGME OU WHODUNIT

Période primitive. Formule inventée par Edgar Poe dès 1841 et qui s'énonce « Qui ? Pourquoi ? Comment ? »

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

C'est le roman de l'enquêteur, qu'il soit magistrat (le juge Ti), policier (Maigret), détective privé ou amateur (Hercule Poirot), voire religieux (le Père Brown).

Trois mouvements :

1/ Découverte d'un crime.

2/ Entrée de l'enquêteur qui relève indices, mobiles et interroge témoins et suspects.

3/ Résolution de l'énigme et découverte du coupable. Justice est faite.

Voyons le début d'un roman d'énigme classique :

Mrs. Bantry rêvait. Ses pois de senteur venaient de remporter un premier prix à l'exposition florale. Le pasteur, revêtu de sa soutane et de son surplis, distribuait les récompenses dans l'église. Sa femme traversait nonchalamment l'auguste assemblée en maillot de bain mais, heureux privilège des songes, cette incongruité ne soulevait pas parmi les paroissiens le tollé qu'elle eût assurément déclenché dans la réalité...

Mrs. Bantry était ravie. Elle adorait ces rêves du petit matin qui s'achevaient par le premier thé de la journée.

Le petit matin. Quelque part dans son subconscient, elle en percevait les bruits dans la maison. Le raclement, sur leur tringle, des rideaux de l'escalier tirés par la femme de chambre ; celui du balai-brosse et du ramasse-poussière de la bonne dans le couloir. Plus loin, le lourd claquement du loquet de la porte d'entrée que l'on déverrouillait.

Un nouveau jour commençait. En attendant, il fallait profiter au maximum de cette exposition florale, car déjà sa nature onirique devenait de plus en plus apparente...

A l'étage au-dessous, les grosses persiennes en bois du salon furent ouvertes. Elle entendit sans entendre. Pendant une bonne demi-heure encore, la rumeur habituelle de la maison allait continuer, discrète, étouffée, sans la déranger tant elle lui était familière. Jusqu'à atteindre son point culminant - un pas alerte et assuré qui approcherait dans le couloir, le frôlement d'une robe de coton imprimé, l'infime tintement d'un

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

service à thé posé avec le plateau sur la petite table, derrière la porte, puis les coups légers frappés au battant et l'entrée de Mary pour tirer les rideaux.

Dans son sommeil, Mrs. Bantry fronça le sourcil. Quelque chose d'insolite venait perturber son rêve, quelque chose d'intempestif. Les pas dans le couloir. Trop précipités. Trop tôt. Elle attendit inconsciemment les tintements de la porcelaine. Mais la porcelaine point ne tinta.

Les coups furent toqués à la porte. De façon automatique, du fond de son sommeil, Mrs. Bantry répondit : « Entrez ». On ouvrit. Elle attendit le glissement des rideaux sur leur barre.

Mais les rideaux ne glissèrent pas. Dans la pénombre verte de la chambre, la voix de Mary s'éleva, haletante, affolée :

– Madame ! Oh, Madame, il y a un cadavre dans la bibliothèque !

Puis, secouée de sanglots nerveux, ladite Mary se précipita hors de la pièce (1).

Le roman d'énigme est le domaine de la déduction logique (apparemment), des mystères saugrenus (crimes en local clos), des alibis parfaits (horaires de chemins de fer).

Cette formule exclut les intrigues amoureuses et s'achève par le triomphe de la morale bourgeoise et de l'ordre établi. « Bourgeois, dormez en paix, la justice veille sur vos biens. »

LE ROMAN NOIR

Il survient à la fin des années vingt sous la plume d'auteurs américains. C'est le roman du criminel, du gangster.

Le lecteur sait au début le nom de l'assassin et assiste à son crime. Le mystère posé est : le criminel échappera-t-il au châtement ?

Apparition des problèmes sociaux : crise économique, chômage, briseurs de grèves, collusion du pouvoir politique avec le crime organisé, etc.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

L'écriture devient dynamique, le découpage cinématographique, et surtout le récit s'imprègne de cynisme et d'humour noir.

Pour exemple, voici le début d'une histoire de gangster particulièrement mouvementée :

Aussitôt que Charlie Mock Duck aperçut Sam Lee, il braqua sur lui un revolver bull-dog de calibre 32, ferma les yeux et tira sur la gâchette aussi vite qu'il put. De son côté, Sam entra immédiatement en action avec un hammerless. D'un index agité, il arrosa de cinq balles blindées, calibre 38, l'endroit où il espérait bien que se trouvait Charlie. Dans le même instant, une demi-douzaine de revolvers crépitèrent parmi les cris aigus des femmes et les jurons des mâles.

Trente secondes plus tard, Mott Street était vide. Il n'y avait plus que deux formes inertes sur le trottoir. L'une d'elles était le vieux Tom Wing, blanchisseur à Newark, qui n'avait rien à voir dans les disputes de clan entre les tongs. Il était venu simplement à Chinatown pour jouer au fan-tan. Maintenant, il était mort. Et le petit rouleau de billets qu'il portait dans son chapeau à la manière des Chinois à New York, était tombé bien en évidence à côté de lui. L'autre forme était celle d'une femme dont l'obésité était encore exagérée par les signes manifestes d'une maternité imminente.

Deux jeunes garçons se cognèrent la tête en se précipitant sur l'argent de Tom Wing. Il y eut un brusque échange de coups massifs. Un homme plus âgé sortit d'un porche, cueillit l'argent et disparut.

Les sifflets de la police percèrent la nuit. Deux gardiens en uniforme, plaques et revolvers étincelants, accouraient à pas lourds. Les deux garçons se faufilèrent dans une impasse quand l'un des agents tira sur eux au jugé. La balle du gouvernement fracassa une fenêtre au premier étage d'un des logements et démolit la cage dans laquelle Lucky Mary gardait Pete le canari, et Pete en profita pour reprendre sa liberté. Alors Hop, le chat fidèle, mangea Pete.

— Que Dieu damne ces pouilleux de Chinois ! dit Mary.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

Et elle se mit à hurler. Joe Piani, son maquereau, lui envoya un coup de poing bien ajusté dans la mâchoire. Ce geste calma les nerfs tendus de Joe. Alors il continua à cogner et Mary à hurler.

Un fourgon arrivait avec du renfort, ainsi qu'une ambulance de l'hôpital Bellevue. Mott Street retentit de la clameur des cloches, des talons épais et des voix rauques de la police.

– Le Chinetoque est mort, Doc, dit un sergent au jeune interne qui était venu avec la voiture d'ambulance. Mais je crois que la bonne femme là-bas va avoir un bébé à moins que vous ne fassiez quelque chose pour l'en empêcher.

L'interne arriva près de la femme juste à temps pour saisir une larve d'homme, grasse et rouge, qui se précipitait dans le monde extérieur.

Pendant que l'interne confiait aux journalistes tous ses noms de baptême et le récit animé d'une opération difficile faite dans des circonstances particulièrement délicates, la larve rouge meuglait de toute la force de deux poumons puissants.

– C'est un garçon, déclara l'interne.

Et c'est ainsi que naquit Louis Beretti. (2)

L'histoire de gangster relate fréquemment l'ascension, puis la chute d'un caïd du milieu, tels Louis Beretti ou Scarface.

LE ROMAN CRIMINEL

Plus subtil, il fait appel à la psychologie des profondeurs. Nous assistons aux prémices d'un crime, connaissons l'assassin et sa future victime.

Ici, le criminel, qui aura tout prévu pour commettre le crime parfait, finira par être pris à cause d'un minuscule grain de sable qui grippe à point nommé sa mécanique subtile (série TV Columbo, par exemple).

Voyons le début d'un chef-d'œuvre du genre : le portrait d'une épouse particulièrement empoisonnante, qui finira par être empoisonnée.

Polar ?
mais encore ?

Ce jour-là, le docteur Bickleigh, fatigué par une longue et pénible tournée, rentra chez lui pour déjeuner quelques minutes avant deux heures. Fair-lawn était tout sens dessus dessous et sa femme l'attendait impatiemment pour que la salle à manger pût être débarrassée.

« Vraiment, Edmund, dit-elle en lançant un coup d'œil plein de reproches à travers les verres épais de son lorgnon, vraiment, il me semble que vous auriez pu rentrer un peu plus tôt aujourd'hui. Comment voulez-vous que Florence arrive à faire ses sandwiches, si vous la retardez ainsi avec toute votre vaisselle à laver. »

Quand son mari était en retard, Mrs. Bickleigh prenait toujours ses repas seule, aux heures habituelles.

« Je regrette, Julia. Je pensais qu'il valait mieux essayer d'en finir avec mes visites ce matin, pour être libre cet après-midi.

— Naturellement. »

Mais Mrs. Bickleigh avait une arrière-pensée : elle était convaincue que son mari avait délibérément perdu son temps sur les routes.

Le docteur Bickleigh mit une bouteille de bière près de son assiette, s'en versa un grand verre et se prépara à découper un gigot d'agneau. Il était trop fatigué, sur le moment, pour lutter davantage ; de plus, il savait que c'était inutile. Il regarda tristement la viande posée devant lui : le morceau qu'il aimait le mieux avait disparu. Julia, ayant le même goût que lui, s'en était emparée. Il se mit donc à manger sans enthousiasme.

Julia, debout, le surveillait. Lorsqu'il fit un geste pour se servir un autre verre de bière, elle s'interposa.

« Non, Edmund, c'est assez d'un verre pour vous, un jour comme celui-ci.

— Mais, plus il fait chaud, plus il est agréable de boire », suggéra le docteur, sans beaucoup d'espoir.

Julia, qui détestait la plaisanterie, se contenta de froncer les sourcils.

« Vous avez trop à faire pour rester ici à boire. D'ailleurs, vous savez comme la bière vous fait transpi-

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

rer. Voulez-vous encore de la viande ? Non ? Eh bien, vous ferez mieux de sonner tout de suite, alors ! »

Le docteur Bickleigh se leva. Julia, qui était déjà debout, aurait pu lui épargner cette peine en sonnant elle-même. Mais elle aurait trouvé cela « bourgeois », alors qu'il y avait un homme dans la salle, pour sonner à sa place. Elle avait, pour tout ce qui est bourgeois, le mépris que le docteur affectait pour les spécialités médicales.

Mrs. Bickleigh avait quarante-cinq ans, huit ans de plus que son mari. Elle était aussi d'au moins deux pouces plus grande que lui, car le docteur Bickleigh était remarquablement petit. C'était une femme maigre et sèche, aux cheveux noirs frisés ; sa bouche aux lèvres minces s'abaissait aux extrémités, lui donnant une expression autoritaire. Elle avait une figure austère et maussade et, devant ses yeux bleu pâle et légèrement saillants, elle portait, non des lunettes d'écaille, mais un pince-nez sans garniture. Ils étaient mariés depuis dix ans et n'avaient pas d'enfants.

Lorsque Florence eut apporté les restes d'une tarte aux groseilles et fut partie de nouveau, Julia commença à donner ses instructions à son mari.

« Vous ferez bien de mettre d'abord le filet ; il se détend tellement pendant la première demi-heure ; les balles neuves sont dans l'armoire, sous l'escalier. Nous nous en servons, bien entendu, mais vous pouvez aussi donner un coup de brosse aux vieilles en les frottant sur le paillason du vestibule. Et puis, il faudra sortir deux tables et les chaises et je crois que nous ferons bien de dresser la tente de plage, avec ce soleil. Ensuite, il faudra que vous...

– Je ne crois pas pouvoir faire tout cela, interrompit le docteur, d'un air de doute. Je...

– Mon cher Edmund, c'est nécessaire.

– Oui, mais je n'ai pas encore fini ma tournée, je n'ai pas pu faire toutes mes visites ce matin, il m'en reste deux qui sont très importantes. »

Julia fronça les sourcils.

« Lesquelles ?

– Mrs. Parrot et le petit Holne.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

– *Ce n'est pas urgent.*

– *Ce n'est pas urgent, non, mais c'est quand même nécessaire.*

– *Pas si nécessaire que cela, déclara Julia ; ils peuvent parfaitement attendre, vous les verrez après le départ de nos invités.*

– *Mais le dispensaire sera certainement fermé.*

– *Eh bien, vous irez les voir après la fermeture du dispensaire, dit Julia avec calme, faisant ainsi bon marché du dîner de son mari. Avez-vous fini ? Non, vous n'avez pas le temps de prendre du fromage. Dépêchez-vous, Edmund, je vous en prie. »*

Le docteur Bickleigh se dit qu'après tout, il y aurait un bon goûter ce jour-là.

« Bon, bon, Dieu merci, nous n'avons pas tous les jours des réceptions comme celle-ci », dit-il assez aimablement, en passant sa serviette sur sa fine moustache, et il recula sa chaise.

Il se sentait mieux après ce hâtif repas : il mit son chapeau et sortit.

Les poteaux du tennis étaient d'un ancien modèle et la manivelle très dure à tourner lorsque le filet commençait à se tendre. Depuis plusieurs années, Julia répétait qu'il faudrait en acheter d'autres, pour la saison suivante, mais il paraissait ne jamais y avoir assez d'argent pour se payer de telles fantaisies et, en tout cas, comme elle n'avait pas à tourner la manivelle elle-même, la chose n'avait pas grande importance.

Le docteur dut appuyer de tout le poids de ses cinquante kilos pour les deux ou trois derniers tours, afin d'obtenir la hauteur requise.

Ce haut fait accompli, il se redressa et s'essuya le front ; il était fatigué et l'installation d'un filet de tennis peut être un dur travail. Puis, comme il faisait toujours après un effort pénible, il lissa soigneusement les pointes cirées de sa moustache. (3)

Dans ce livre admirable, le lecteur s'identifie au suave criminel, et souhaite qu'il ne soit jamais découvert. C'est l'un des délicieux plaisirs de ce type de roman.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

LE SUSPENSE

Le suspense se faufile dans les années quarante, sous l'impulsion de William Irish, puis David Goodis. En France, Boileau et Narcejac en feront leur cheval de bataille, et le définiront comme « *le roman de la victime* ».

Nous sommes cette fois dans l'histoire d'un individu traqué sans savoir pourquoi ni par qui, d'un enfant en butte à des tentatives criminelles, d'une vieille femme apeurée, d'un grabataire sans défense sachant qu'on veut l'assassiner.

Un nouveau terme apparaît ici : le *loser*, le perdant, l'homme déchu, victime d'un destin contraire, et qui accepte les coups du sort avec soumission.

Voici un sublime personnage de *loser*, décrit par l'immense David Goodis :

Amenée par les deux fleuves, la froidure de janvier enfermait Hart entre quatre murs de glace qui l'enserraient inexorablement. Il fallait absolument, songea-t-il, qu'il se procure un pardessus. Il inspecta Callohill Street et vit s'avancer dans sa direction un vieux type arborant un épais manteau et de gros brodequins. A l'approche de l'homme au manteau, Hart s'enfonça dans une ruelle obscure et attendit. Il frissonnait comme un perdu. Le froid lui dévorait la poitrine, lui lacérait l'échine. Il laissa passer le vieux et lui emboîta le pas. La rue était déserte. Il se rapprocha du bonhomme et remarqua alors combien il était voûté, combien le pardessus était vieux et déchiré. Le vieillard aurait certainement du mal à s'en procurer un autre...

Hart s'arrêta et repartit dans la direction opposée. Il remonta le col de son veston de flanelle chocolat. Ça lui faisait une belle jambe ! De nouveau, il fit demi-tour et fila vers Broad Street. Il avait Philadelphie en horreur.

Il faisait encore plus froid dans Broad Street. A l'est, le Delaware dispensait ses effluves glacés. A l'ouest, la Schuylkill apportait ses frimas grisâtres et insinuants. Hart avait passé sa jeunesse sous des climats chauds ; sans compter qu'il était maigre comme un cent de clous,

Polar ?
mais encore ?

ce qui ne l'aidait guère à supporter les rigueurs polaires de Philadelphie.

La grande horloge de l'hôtel de ville indiquait six heures vingt. Il commençait déjà à faire nuit et les devantures des boutiques s'allumaient, les unes après les autres. Hart enfouit les mains dans les poches de son pantalon et poursuivit son chemin vers le nord. Au bout d'un moment, il retira la main gauche de sa poche et contempla trois pièces de vingt-cinq cents, une de dix cents, une de cinq cents et trois d'un cent : toute sa fortune ! Et il avait besoin d'un pardessus ! Il lui aurait fallu également un bon repas, un endroit où coucher. Une cigarette aussi aurait été la bienvenue... Tout compte fait, mieux vaudrait peut-être traverser Broad Street, continuer à marcher jusqu'au Delaware et piquer un plongeon dans le fleuve, pour en finir une bonne fois.

Il sourit. Le seul fait d'envisager une telle issue lui redonnait du cœur au ventre. Oui, tant qu'il serait vivant, il trouverait toujours le moyen de s'en tirer. Il pouvait toujours compter sur un coup de veine.

De nouveau, la bise hivernale se rua sur lui de quatre côtés à la fois, s'insinua en lui et se mit à le glacer. Il continua à avancer pour lutter contre le froid. Une boutique encadrée de miroirs l'arrêta ; il examina son image d'un œil critique. Le complet de flanelle était encore en bon état : c'était déjà quelque chose. Le col de la chemise blanche était frangé de crasse grisâtre : moins bon, ça. Il avait la manie des chemises blanches immaculées. Encore une chose qui lui manquait : quelques chemises, des sous-vêtements et des chaussettes. Dommage qu'il ait été obligé de quitter le train en si grande hâte ! Dans quelques mois, la compagnie des chemins de fer mettrait sa valise et ses affaires à l'encan.

Il était resté là à se regarder, avec le froid qui lui vrillait le dos. Il avait besoin d'aller chez le coiffeur. Ses cheveux d'un blond filasse pendaient en mèches folles autour de ses oreilles. Il n'était pas rasé. Ses yeux gris pâle étaient cernés d'ombres violettes. Il vieillissait. Dans un mois, il aurait ses trente-quatre ans.

Il sourit tristement à la pauvre silhouette que lui renvoyait le miroir, à la pauvre silhouette toute

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

décharnée. Et dire qu'il avait eu, naguère, son yacht personnel ! (4)

LE DETECTIVE DE CHOC

Ni policier, ni enquêteur d'occasion, le détective de choc intervient dans une formule moderne d'enquête. Non content, comme ses homologues britanniques bien policés, de relever les indices et les témoignages, il s'implique au point d'en prendre plein la gueule et de risquer sa vie à chaque détour de page.

En voici deux exemples significatifs. Le premier est américain : Mickey Spillane nous livre le monologue intérieur de son héros Mike Hammer, une brute sanguinaire qui lutte à armes égales avec les gangsters.

Personne n'aurait traversé à pied le pont George-Washington par une nuit pareille. Il pleuvait sans arrêt. Une sale petite pluie fine qui tissait un rideau brumeux entre moi et les visages fugitifs des automobilistes camouflés derrière les vitres embuées de leurs bagnoles. Moi, j'avais laissé la mienne en station quelque part et je m'étais mis à marcher, la nuque enfouie dans le col relevé de mon imper, avec la nuit ramenée autour de moi comme une couverture. Je marchais et laissais derrière moi une piste de mégots massacrés, que j'expédiais au loin d'une pichenette machinale, et qui grésillaient avant de s'éteindre sur la chaussée humide. S'il y avait quelque chose de vivant derrière les fenêtres des maisons qui m'encadraient, ça ne se voyait guère. La rue était à moi, bien à moi. La rue, et la pluie glaciale, et la solitude. Ils me les laissaient de grand cœur, et c'était exactement ce que j'attendais d'eux.

Et c'est ainsi que je me retrouvai finalement accoudé au garde-fou, sur la crête du dos d'âne qui marque le centre de ce pont jeté entre deux Etats, suivant des yeux les feux rouges et verts des bateaux qui défilaient

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

au-dessous de moi en m'appelant de leurs voix rauques, avant de s'engloutir dans la nuit.

Je pris ma tête entre mes mains, jusqu'à ce que les voix redevinssent des sirènes, et me demandai ce que dirait le juge s'il me voyait dans cet état. Peut-être bien qu'il rigolerait à s'en secouer la panse, parce que je passais pour un dur entre les durs et que j'étais là avec les mains tremblantes et une impression de vide énorme dans la poitrine.

Ce n'était qu'un petit bonhomme de juge, un vieux petit avorton avec des yeux en boutons de bottines, une chevelure d'argent massif et un visage tout flasque et tout ridé. Mais sa voix résonnait comme la trompette de Jéricho, et la sagesse burinée par les ans sur sa physionomie lui donnait la stature d'un géant, la dignité de l'ange Gabriel lisant vos péchés à haute voix dans le Grand Livre, avant de vous livrer à votre destin.

Il m'avait regardé avec une haine indicible et flagellé de ses paroles vengeresses devant une salle d'audience pleine à craquer, parce que j'avais buté un type qui ne méritait pas une mort aussi clémentine et que j'étais un meurtrier par définition, et qu'en raison de ma licence de détective privé la loi ne pouvait rien contre moi.

Nom de Dieu ! l'Etat aurait liquidé ce type, de toute manière, et le juge lui-même aurait peut-être été chargé de prononcer la sentence ! Qu'est-ce qu'il aurait voulu ? Que je prenne le temps d'aller téléphoner aux flics pendant que l'autre salaud avait son pétard à la main et s'apprêtait à me truffer les tripes !

Si encore il s'était arrêté là. Ça n'aurait pas été la première fois qu'on m'assaisonnait de cette manière. Mais non, il avait fallu par surcroît qu'il me dénude jusqu'au cuir, devant tous les autres, et qu'il me rejette en pleine face un passé mort et enterré. Il avait fallu qu'il revienne cinq ans en arrière, à un temps qu'il ne connaissait que par ouï-dire, pour me démontrer que j'étais ressorti de la guerre imprégné du pouvoir des armes et avide de goûter à nouveau au plaisir épicé du meurtre sanctifié par la loi. D'après lui, c'était dans la boue de la jungle et l'odeur des cadavres entassés sur les grèves que j'avais contracté le vice de tuer au point

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

de ne plus pouvoir vivre dans une société normale. D'après lui, j'étais un de ces sadiques qui tuent histoire de tuer, par volupté ! Il avait continué à discourir, en cognant sur sa chaire, jusqu'à ce que je ne sois plus rien qu'un petit tas d'ordures emporté vers l'égout, prophétisant la pluie purificatrice qui me balayerait un jour avec toute la boue du monde, rendant aux justes et aux bons la faculté de vivre en paix, dans la lumière de l'équité, sous l'égide d'une loi intransgressible. La seule chose qui l'étonnait, c'était que je puisse exister et respirer comme les autres, alors qu'il n'y avait en moi rien de propre. Rien.

Il avait appelé l'affaire suivante avant que j'aie eu le temps de réendosser mon armure de cynisme et de lui flanquer dans les gencives la réponse que je mijotais. Elle avait l'air de s'annoncer intéressante, mais personne n'y prêtait attention. Ils me suivaient tous des yeux avec cette force de dégoût horrifié qu'on lit sur les visages des badauds arrêtés devant une cage à l'intérieur de laquelle se débat et rugit quelque créature monstrueuse, visiblement ivre de carnage. (5)

Le second est bien de chez nous, puisqu'il s'agit du Nestor Burma créé par Léo Malet. Monologue intérieur, mais héros sympathique et bigarré comme un bonimenteur de fête foraine.

Les mains au fond des poches de mon trenchcoat, j'étais planté comme un piquet dans une pièce du troisième étage d'une vieille demeure de la rue des Francs-Bourgeois. Machinalement, tout en étreignant dans ma paume moite et humide le fourneau éteint de ma pipe, j'écoutais la vénérable bicoque gémir sous les assauts du mauvais temps.

Printemps pourri !

La pluie, poussée par le vent qu'on entendait hululer, tambourinait contre les carreaux de la fenêtre sans rideaux. A travers les vitres brouillées je découvrais un paysage de toits mouillés sur lequel le ciel plombé répandait une déprimante teinte vénéneuse. Un linge

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

douteux flottait tristement, comme l'emblème d'une lamentable reddition, à la mansarde d'un immeuble voisin. Sur la gauche, devait s'élever l'Hôtel Clisson ou Soubise, où sont conservées les Archives Nationales. Droit devant, une haute cheminée émergeait du chaos de toits, signalant un pétrin de boulanger ou un atelier de fondeur. La fumée qui s'en échappait rejoignait les nuages noirs et s'y incorporait.

La pièce où je me trouvais, et que l'obscurité précoce commençait à envahir, était inégalement partagée en deux par une « banque » à mi-hauteur. La planche mobile qui formait porte était rabattue sur le comptoir.

Une antique Remington occupait l'extrémité d'une table, voisinant avec un registre ouvert et tout ce qu'il fallait pour écrire, plus un cendrier débordant de mégots, une petite lampe à abat-jour vert, un téléphone, un trébuchet sensible comme une midinette, une loupe d'horloger, une pierre de touche, etc.

Derrière le fauteuil de cuir usagé, une penderie alignait une collection de vêtements. Des objets disparates s'entassaient en pagaille dans les rayonnages de bois blanc courant le long des murs. Entre des jumelles de théâtre et un casque à pointe de 70, il y avait même un ours en peluche, ce qui était assez pénible.

Sur le marbre de la cheminée, un tigre rugissait en direction d'une mouette perchée à la crête d'une vague solidifiée. A côté de ces bronzes d'art, une pendule hachait mélancoliquement le temps.

A même le parquet, une pile de bouquins aux reliures défraîchies et quelques rébarbatifs livres de comptes recouverts de toile noire. Un coffre s'érigait non loin du poêle sans feu.

Le maître de céans, le père Samuel, trônait au milieu de ce capharnaüm poussiéreux et suintant la misère d'autrui. Il me regardait sans ciller, la lèvre légèrement retroussée, comme par une grimace narquoise, sur des dents de lapin.

Jules Cabirol à l'état civil, il se faisait volontiers appeler Samuel. Prêteur sur gages, établi à proximité du Mont-de-Piété, il estimait que, dans son métier, un peu de judaïsme ne messeyait pas.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

Campé devant lui, je me demandais combien il avancerait sur la petite bonne femme nue en or massif qui donnait l'impression de danser sur sa poitrine. Question oiseuse. Sans intérêt. Cent pour cent sans intérêt. La petite femme nue constituait le manche d'un coupe-papier dont la lame s'enfonçait entièrement dans le cœur racorni du vieux pirate et, en cette fin d'après-midi d'une journée pluvieuse d'avril, le père Samuel ressemblait aux illusions des pauvres bougres qui venaient chez lui convertir leurs souvenirs en un morceau de pain.

*Il était aussi mort qu'elles.
Peut-être même un peu plus. (6)*

LE NEO-POLAR

Apparu en France à la fin des années soixante-dix, c'est le roman contestataire de notre société contemporaine. Les auteurs (Jean-Patrick Manchette en tête) y rénovent les procédés du roman noir américain, avec une surenchère dans la violence.

On y utilise les faits de société : malaise des cadres, problèmes des immigrés face à une police implacable, chômage, marginaux, ravages des urbanistes. Le néo-polar se veut avant tout un pamphlet social. L'homme y est un loup pour l'homme, et la société est mauvaise, changeons-la par la violence.

Le néo-polar est issu des révoltes de 1968.

Le quartier Plaisance, ils appellent ça. Anciennement un faubourg pépère en plein Paris, à la frontière de la banlieue sud... Aujourd'hui, un gâteau en complète décomposition.

La faute à qui ? La faute à Mémène (la tour Maine-Montparnasse, de son grand nom) dont ils veulent rénover l'espace alentour pour mieux sentir sa grandiosité.

Alors comme toujours, on déloge la populace laborieuse pour la remplacer par du beau linge.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

Moi, j'en suis pas, du beau linge. A poil dans l'existence, je serais plutôt du côté des crados, des sans-toits qui s'insinuent à l'intérieur des immeubles déjà vides en attendant les bulldozers. Une aubaine, huit jours par ci, un jour par là et le tout à l'œil.

Squatter en chambre et la musique des sifflets de flics en fond sonore qui chasse les rongeurs dans mon genre.

Dans ce cas-là, quand, d'évidence, il y a trop de poulets qui zieutent les cages éventrées, j'ai mon camp retranché, mon no man's land, ma purée de poix, ma décharge adorée, mon terrain vague où trône une carcasse de voiture rouillée qui me sert de résidence secondaire.

Là-bas, personne ne m'emmerde. Je peux même parler à haute voix sans déranger personne.

« Bernard, Nanar, l'anar ! » mon nom résonne dans ce désert comme une balle de ping-pong.

Une balle de ping-pong qui cogne dans le vide, ça résonne mou.

– Y a quelqu'un ?

Je peux toujours gueuler. Pas grand monde qui répond. La confrérie des cafards est de l'ordre des sans paroles, des qui s'occupent pas du voisin, qui forgent leur trou tout seul, à coup de barre de fer.

Et dans le secteur, il en existe des cafards de mon espèce. Une centaine au moins qui se meuvent en silence. Chacun a son truc, chacun a ses combines... Les yeux et la bouche fermés par la haine et les drogues diverses.

Heureusement, trois choses pour m'en tirer : Pierrot, le pote de toujours, mais qui n'est pas souvent en vadrouille dans le secteur... La photo de mémé qui ne me quitte pas, pour mieux la ressusciter... Et puis Mixie, ma chatte de gouttière percée.

Mixie, c'est de la tendresse à nu, de la tendresse pleine de poils et tiède de vie paresseuse.

Un seul os, Mixie, elle parle pas, elle ronronne !

Alors, j'ai beau gueuler... Y'a quelqu'un ? J'ai du mal à entendre « je t'aime » dans ce silence.

Solitude, tu me colles à la peau ! Et quelle peau, my god !

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

Pas lavé depuis huit jours ; juste les dents, et un peu de déodorant sous les aisselles, histoire que la foule anonyme ne se retourne pas trop sur mon passage, quand je vais chourrer mon jambon chez Inno.

C'est ça qui est bien dans ce coin, deux supermarchés à cinq minutes de mon camp retranché ; pour un professionnel du vol à l'étalage : le paradis.

A peine les portes de verre entrouvertes, je ferme les yeux et j'avance. Les caisses à gauche avec le prolétariat à son poste et bas nylon. Tchik ! tchak ! je cogne d'un doigt d'acier les touches de ce piano du pauvre. Beethoven aux commandes d'un 747 en grand péril. Je ferme donc les yeux et je hume naseaux grands ouverts. C'est par là, pas de problème ; c'est toujours au fond que ça pue, l'emballage plastique.

C'est simple, je suis le spécialiste de l'extra plat.

Tout ce qui est sous cellophane : je barbote ! je ne peux pas m'en empêcher. C'est comme ça, ça me démange les doigts.

J'explique : t'es vêtu d'une veste de n'importe quelle matière ; pas la peine de se saper chez Tweed and Co. Dessous, une grosse chemise qu'accepte le pli que va provoquer ton pactole. Tu t'approches de la bectance. Tu prends. T'ouvres ta flanelle. Tu y plonges le magot que tu fais glisser dans le dos. Tu refermes ta liquette et hop, prospère youp la boum !... T'as l'air d'un gentleman au long cours. (7)

La vague du néo-polar, essentiellement dirigée contre la société pompido-giscardienne, perdit ses cibles lors de l'arrivée, en mai 1981, de la gauche au pouvoir. Quelques rares romanciers perpétuent encore ce genre.

LE SERIAL KILLER (OU TUEUR EN SÉRIE)

Dernière catégorie à ce jour, dans le genre éminemment riche et varié de la littérature criminelle, le *serial killer* est un phénomène essentiellement américain, qui tend à se répandre en France.

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

Il s'agit du fait divers exacerbé et propre aux dénonciations les plus violentes. L'apôtre en est le grand écrivain James Ellroy. Un exemple de son écriture : le début de *A cause de la nuit* :

Le magasin de vins et spiritueux était situé à l'extrémité d'un long ruban de néons, à l'endroit où Hollywood Freeway coupait Sunset Boulevard ; frontière entre les vives lumières et les ténèbres des quartiers résidentiels.

L'homme dans la Toyota jaune s'arrêta dans les buissons qui bordaient la bretelle d'accès, tournant sèchement le volant et tirant vivement le frein à main d'un seul geste adroit. Il sortit de la boîte à gants un revolver gros calibre et l'enfouit dans un journal plié, laissant dépasser la crosse et la détente, puis il tourna la clef de contact en position accessoire et ouvrit la portière. Il murmura, haletant : « Au-delà de l'au-delà » et se dirigea vers l'enseigne lumineuse qui clignotait, épelant les mots « VINS & SPIRITUEUX » ; frontière entre sa vie passée de terreur et sa vie nouvelle de puissance.

Quand il passa la porte qui était restée ouverte, l'homme derrière le comptoir remarqua ses vêtements de sport onéreux ainsi que le Wall Street Journal qu'il tenait plié et opta pour un acheteur de bon whisky – Chivas ou Walker Black au moins. Il allait proposer ses services quand le client se pencha au-dessus du comptoir et braqua le journal sur sa poitrine.

– Calibre 41, chargé à bloc. Me force pas à le prouver. File-moi le fric.

Le propriétaire s'exécuta, gardant les yeux baissés sur le tiroir-caisse afin d'éviter de lui donner une raison de le tuer parce qu'il l'avait trop bien vu. Il sentit le doigt de l'homme crispé sur la détente et aperçut l'ombre de sa tête qui décrivait un cercle sur les murs de la boutique tandis qu'il versait fébrilement l'argent dans un sac de papier. Il allait lever les yeux quand il entendit un sanglot derrière lui, à côté de la glacière, suivi par le déclic du revolver armé par le voleur. Quand il leva les yeux pour de bon, le Wall Street Journal avait disparu et l'énorme canon noir d'un revolver était en train de

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

s'abattre sur lui, puis il y eut un craquement derrière son oreille et du sang dans ses yeux.

Le gangster bondit derrière le comptoir et traîna l'homme jusqu'à l'arrière du magasin, balayant tout sur son passage et se frayant un chemin à grands coups de pied, puis il se faufila jusqu'au présentoir à bières en carton qui se trouvait à côté de la glacière. D'un coup de pied il renversa le présentoir et aperçut une jeune femme vêtue d'un caban bleu marine, blottie contre un vieil homme en salopette de travail.

Le voleur vacilla ; rien dans l'enseignement qu'il avait reçu ne l'avait préparé à trois personnes. Ses yeux allèrent des deux créatures qui pleurnichaient en face de lui au vendeur plus loin sur sa gauche, en quête d'un élément neutre qui lui indiquerait ce qu'il fallait faire. Son regard quadrilla le magasin, rencontrant des pyramides de bouteilles, des étagères garnies d'amuse-gueules, des photos découpées dans des magazines qui montraient des filles buvant du Punch et du Spanada. Rien.

Il sentit un cri monter du tréfonds de sa gorge quand il remarqua le rideau beige qui séparait le magasin de l'appartement situé sur l'arrière. Quand un courant d'air agita le rideau, il cria vraiment – les yeux rivés sur les plis de la tenture qui dessinaient des barreaux et des cordes de potence.

Maintenant il savait.

Il tira violemment les bras de la fille et du vieil homme pour les remettre sur leurs pieds et les poussa jusqu'au rideau. Pendant qu'ils se tenaient là, tremblant devant le rideau, il traîna à nouveau le vendeur pour le placer à côté d'eux. Tout en murmurant « La porte verte, la porte verte », il s'éloigna de cinq grandes enjambées, visa et déchargea trois coups parfaits à hauteur de leurs têtes. Des gerbes écarlates jaillirent sur l'horrible rideau beige. (8)

Nous n'avons pas – et loin de là – exploré toutes les facettes de la littérature noire. Nous n'avons abordé ni le *thriller* (Patricia Highsmith), ni la procédure policière (Patricia Cornwell), ni le polar historique (Ellis Peters), ni les enquêtes

LE ROMAN POLICIER DANS TOUS SES ETATS

Polar ?
mais encore ?

ethnologiques (Arthur Upfield), ni les délires fantasmatiques d'un Pierre Siniac, ni les romans d'atmosphère d'un Tonino Benacquista... Il y aurait fallu la totalité de cette revue.

Nous espérons simplement avoir éclairé le lecteur sur l'immense variété d'un genre encore mal connu, mais qui prend de plus en plus d'importance, quantitativement et qualitativement, dans la littérature romanesque contemporaine.

Vive le polar, messieurs !

Michel Lebrun

1. *Un cadavre dans la bibliothèque*, d'Agatha Christie (1942), Editions du Masque, traduction nouvelle de Jean-Michel Alamagny.
2. *Un nommé Louis Beretti*, de Donald Henderson Clarke (1949) Série Noire-Gallimard, traduction de Z. Duvernet et Minnie Danzas.
3. *Préméditation*, de Francis Iles (1932), Editions Gallimard, traduction de P. J. Robert.
4. *Vendredi 13*, de David Goodis (1954), Série Noire-Gallimard, traduction de François Gromaire.
5. *Charmante Soirée*, de Mickey Spillane (1952), Presses de la Cité, collection « Un Mystère », traduction de Gilles-Maurice Dumoulin.
6. *L'Ours et la Culotte*, de Léo Malet (1955), Robert Laffont.
7. *Sans faire de vagues*, de Patrice Hischmann, collection « Engrenage-Jean Goujon », 1979.
8. *A cause de la nuit*, de James Ellroy (1984) Rivages/Noir, traduction de Claude Mussou.